

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Toilette d'automne en serge havane, garnie de faille plus claire et de passementerie.

De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

MODES

Je ne sais comment vous raconter cela. Il me faudrait un crayon à la main, même plutôt un pinceau qu'un crayon, pour vous retracer les merveilles que je viens d'admirer. Toutes sont destinées à Sarah Bernhardt, et portent le cachet de cette artiste, qui personifie si bien la grâce et l'art. Ces robes, — car c'est bien de robes dont il s'agit, — ces robes, dis-je, sont de véritables chefs-d'œuvre dans lesquelles se marient, avec une parfaite harmonie, le velours, le satin, le brocart, la gaze, la dentelle, les lourdes broderies byzantines et les fleurs. Oh! des fleurs à rendre jalouses les plus belles de celles que Dieu créa.

A part un ou deux costumes de ville, par conséquent destinés à son usage personnel, tout le reste servira à la voix d'or pour la Dame aux Camélias, *Fédora*, et les différents rôles dans lesquels l'Europe entière compte l'applaudir tout l'hiver; car, voyageuse infatigable, elle fera encore une grande tournée pendant la mauvaise saison.

Je ne puis vous dire que ces toilettes sont de style Empire. Elles sont vagues, de forme, et avant tout, Sarah Bernhardt. Voilà ce qui est certain. Mais que de grâce dans ces flottants, que d'élégance dans ces fouillis de dentelle ou de gaze, que de richesse dans ces galons brodés de pierres! Il faut, j'en conviens, tout le je ne sais quoi, possédé à l'excès par l'éminente artiste,

pour se permettre ces robes sans taille marquée, dont le charme est cependant de faire deviner celle de la sirène aux mouvements souples comme ceux des félins.

Je vous concède que peu de femmes sont douées de façon à se permettre de pareilles fantaisies. Mais il en est malgré tout; et si je pouvais les convaincre que ce qu'on laisse deviner est infiniment plus gracieux que ce qu'on montre trop, même quand c'est très beau, j'aurais gagné là une belle partie, je vous jure.

Il y avait aux Tuileries, sous le dernier Empire, une femme ravissante, parmi celles très nombreuses qui entouraient l'Impératrice. Cette femme, belle à faire damner un saint, était toujours vaporeusement enveloppée de tulle. Elle savait bien, la coquette, qu'à travers le tulle sa beauté gagnait

encore en attrait. Sarah Bernhardt est de même. Aussi les décolletés de ses robes sont-ils très modérés, et les manches, en gaze drapée, de façon à laisser voir le bras, ou même à l'encadrer, si vous préférez, quand, par de gracieux mouvements, il se dégage des flots de gaze qui l'enveloppent.

Il y a entr'autres une robe byzantine, en velours violet, devant laquelle je me suis longuement arrêtée. Tous les détails de cette robe sont des perfections.

Le velours, violet évêque le jour, devient un peu dahlia à la lumière. Les manches drapées, amples et courtes, à la façon d'Anne d'Autriche, sont en velours bleu ciel qui devient, le soir, du bleu turquoise, soit un bleu légèrement vert.

La robe est longue, sans exagération, fermée dans le dos, décolletée à la tragédienne, c'est-à-dire dégageant seulement le cou, et tout à fait princesse derrière, avec traine ovale. Devant, elle est absolument vague, faite d'un lé de velours posé droit, et à peine repris, par deux points, un peu plus bas que la taille que dessine, sans la serrer, une fort jolie ceinture en or, étroite, et fermée par une grosse turquoise.

La jupe, soulignée par de la zibeline, est bordée par un galon byzantin brodé de pierreries, principalement de turquoises, sur fond de tulle d'or mélangé d'argent. Ce même galon forme empiècement rond, devant, languettes sur les manches, puis bavette carrée et vague dans le dos. Il forme enfin, sur le corsage, une étoile droite partant de l'empiècement et allant en s'élargissant jusqu'au bas de la robe, qu'elle coupe verticalement. L'effet est vraiment saisissant.

Autour du cou est encore un petit bord de four-

rure. Cette toilette fera partie de celles de *Fédora*.

Pour la *Dame aux Camélias*, comme robe du soir, la grande artiste portera une robe en un de ces délicieux taffetas xviii^e siècle, imprimé sur chaîne, tout fleuri de cyclamens, sur un fond jaune citron pas mûr, c'est-à-dire un ton qui tient autant du vert que du jaune, mais dans lequel cependant le jaune domine.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette robe, c'est une bordure, contournant même la traine, tout en fleurs de cyclamens accompagnées de leur feuillage, et une ceinture en ruban de satin bleu tendre, dont les pans sont aussi longs que la robe. Il semblerait, de prime-abord, que ce bleu et ce ton jaune verdâtre, avec ces fleurs violettes, ne puissent guère bien marcher ensemble; au contraire, l'artiste qui a signé ces robes a trouvé en tout la note juste, et il n'y a rien de criard ni de heurté dans ces teintes si diverses.

Cette robe, au devant toujours vague, est décolletée en rond, et d'une façon très modérée; sur l'épaule droite, et, comme sortant de la ceinture, à gauche, se trouve un petit bouquet de cyclamens. Les manches, ainsi que la berthe, qui forme pèlerine dans le dos, sont en dentelle crème, ou plutôt en vieille dentelle.

On portera cette année beaucoup de rose, de vert d'eau, de mousseline de soie sur transparent de satin ou de peau de soie, pour le soir. Quant aux robes de jour et de promenade, on fait de l'écoissais, du drap molletonné double face, du velours largement côtelé en travers et en relief, et toutes sortes de tissus épais, souples, mais très en main et réclamant peu de garniture.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Que de jolis costumes M^{lle} Thirion nous a fait voir, et comme ils habillent bien! Très gracieuse, la coupe des corsages qui sont garnis avec un goût vraiment parisien.

M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, est couturière du fait, et nous sommes habituée à voir, aux changements de saison, ses créations nouvelles attirer les femmes élégantes et les jeunes filles.

Quoique les prix de M^{lle} Thirion soient très raisonnables, elle fait encore des concessions pour les jeunes filles qu'elle habille particulièrement bien, avec une simplicité plaisante qui n'exclut pas l'élégance. Quant aux jeunes femmes et aux dames d'un certain âge, elle sait trouver des façons coquettes pour les premières, confortables et comme il faut pour les autres.

Les chapeaux, que M^{lle} Thirion vient d'ajouter à son atelier de costumes, sont aussi fort jolis, et coiffent à ravir. Il vous sera ainsi facile, mesdames, d'avoir un ensemble de toilette d'une harmonie parfaite en vous adressant à cette excellente maison.

A toutes nos lectrices, et elles sont nombreuses, qui nous demandent de leur désigner des préparations spéciales qui empêcheront les cheveux de tomber et qui les feront épaisser, nous indiquons comme excellentes, et même les meilleures qu'il soit: l'Huile et la Lotion du docteur Noléah, 16, rue Singer, chez Maurice. Les deux petits flacons, 5 fr.; les deux

grands, 8 fr., contre mandat dans la lettre de commande.

ÉVENTAILS DE M. KEES

46, rue Poissonnière, et 28, rue du Quatre-Septembre

Nous sommes véritablement ravie des beautés que nous venons d'admirer dans la galerie d'éventails de M. Kees, l'artiste si connu, dont le goût délicat sait créer des merveilles d'élégance et d'originalité. Nous conseillons donc à nos lectrices de nous imiter et d'aller à leur tour admirer les différents types que la maison Kees a créés pour la prochaine saison; elles y verront un choix varié de tous les modèles possibles, depuis le modeste et simple éventail jusqu'aux plus riches créations. La plume, la dentelle, les fines peintures artistement rendues; les mignons éventails de jeune fille, les plus brillants modèles, pour cadeau ou corbeille de mariage, s'y rencontrent à profusion. Donc, que nos lectrices, aux approches de l'hiver, cette saison des bis, des spectacles et des cadeaux, n'oublient pas d'aller visiter la maison Kees, la seule à Paris capable d'offrir à des prix très modérés autant de choix élégant et de nouveautés originales.

N'oublions pas de recommander à la curiosité de nos abonnées parisiennes la magnifique vitrine que la maison Kees a organisée à l'Exposition des Arts de la Femme, ouverte en ce moment au Palais de l'Industrie.

Explication des Gravures noires (pages 109 et 111)

Toilette d'automne en serge havane garnie de faille plus claire et de passementerie. — Jupe plate biaisée derrière, garnie au bas d'une bande de faille entourée de passementerie.

Le corsage qui se ferme sous le bas rentre dans la jupe sous une jolie ceinture de faille découpée en revers et brodée. En faille également, les revers encadrant la chemisette de soie qui garnit en pointe le corsage.

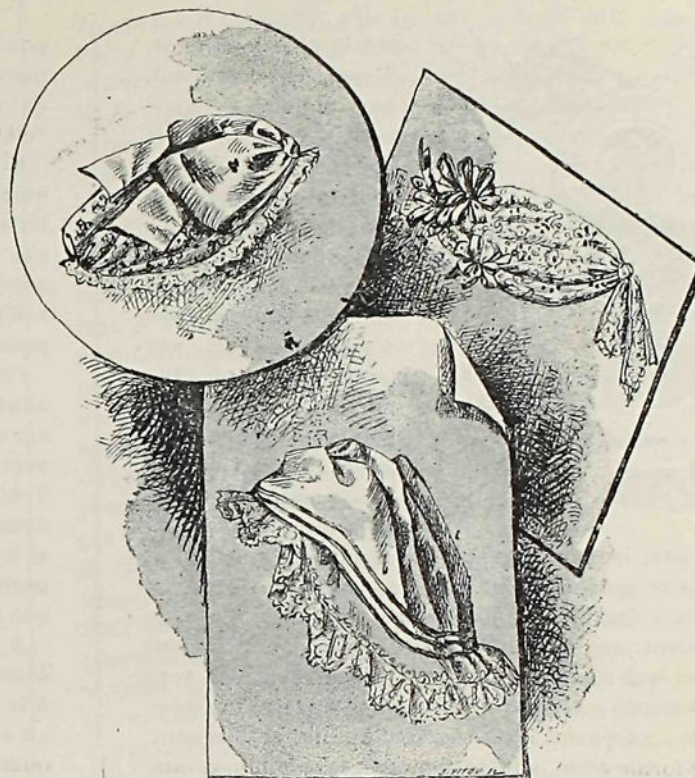
Sur la manche plate ornée, au poignet, d'un revers de faille, des épau'ettes en faille plissée tombent gracieusement en ailes légères.

Chapeau rond en feutre assorti au costume, relevé de côté, garni de plumes et de rubans mordorés.

Trois petits bonnets du matin. — Le premier est en crêpe broché. Tailler l'étoffe en rond allongé pour le devant. Former des fronces derrière, quelques-unes devant en accentuant une petite pointe; border d'un étroit ruban de soie; et, dessus, monter une petite dentelle que l'on aura froncée. Un nœud en ruban développe ses coques à pans, en arrière.

Le second est en tulle brodé crème. Une longue bande brodée, pliée en deux, nouée d'un lien derrière, où elle forme une chute. Devant, l'on ramasse de plis la double bande, et, à cet endroit, l'on pose deux choux en comète bleu; un plus petit sur le côté.

Le troisième est en surah crème. Un très grand rond garni d'une dentelle avec petite tête, surmontée de trois rangs de comète de couleur. L'on aura taillé une bande de mousseline assez large et de la longueur voulue pour le bonnet, que l'on drapera de plis maintenus après la bande, en s'inspirant de notre modèle.



Petits bonnets du matin en crêpe de Chine brodé, en tulle brodé et en surah crème.

Explication de la Gravure coloriée 4904

Costume en drap beige pour petit garçon de 3 ans. — Il se compose de la jupe, plate devant, plissée sur les côtés et derrière, sur laquelle tombe la veste. Celle-ci, demi-cintrée dans le dos, est enjolivée d'une basque rapportée formant créneaux garnis de petites ganses fixées par un grelot doré. Même garniture sur la manche. La veste à col rabattu fermée par un seul bouton. Poche gansée sur la poitrine. On met, avec ce costume, un gilet en piqué ou en drap assorti (patron).

Grand chapeau de feutre marron orné de ruban.

Toilette d'automne pour jeune fille. — Jupe plate taillée en biais, fermée de côté par cinq boutons.

Le corsage, rentré dans la jupe, est serré par une draperie Empire en soie écossaise. Autour du collet très ample, à pèlerines superposées, garniture de ruban écossais plissé.

Le col droit est entouré d'un marabout assorti.

Notre modèle est en gros lainage chiné; il peut s'exécuter en drap de toutes teintes avec la même garniture en soie ou velours écossais.

Chapeau en feutre gris, garni de plumes, et d'un nœud posé droit, devant, en aigrette.

Costume de fillette. — Jupe ronde en drap bois de rose ornée de deux galons au bord.

Veste longue, ouverte sur un bouffant de mousseline de laine tenu, à la taille, par une ceinture de velours brique.

Col, parements, poches et revers de même velours.

Chapeau Directoire en feutre pelucheux entouré de plumes frisées faisant panache avec aigrette d'œil de paon.

Pardessus pour garçonnet de 10 ans. — Demi-cintré derrière, fermant droit devant par une double rangée de boutons.

Col et parements de fourrure.

Avec les guêtres bien serrées et la petite toque russe en fourrure, les enfants peuvent impunément braver les premiers froids en attendant la grande houppelande doublée de flanelle, toujours un peu encombrante.

Costume complet pour petit garçon de 7 ans. — Culotte serrée au-dessous du genou.

Veston sac fermé de côté par deux rangées de boutons; il est orné de pochettes gansées et piquées.

Col-revers doublé de faille noire. On met à volonté, avec le col droit, la petite cravate Derby ou un volumineux nœud en soie changeante noué à la main (patron).

Béret assorti au costume.

Explication de la Feuille de Broderies

Bande à soulacher pour robe et pardessus. — *Tapis ovale drap brodé.* — *Bouquet avec nom pour drap.* — *Serviette à marrons.* — *Plusieurs dessins pour lingerie.*

CHRONIQUE



ous le ciel de France, vivent, en ce moment, bon nombre d'hommes pour lesquels le dimanche est devenu tout le contraire d'un jour de repos.

Dès l'aurore, ils sont sur pied et se mettent en route dans la boue ou la poussière, sur les chemins déjà illuminés de soleil ou sombres encore sous le brouillard d'automne. Ils marchent à travers les champs fauchés,

les sentiers plus ou moins difficiles et détrempés, où les feuilles mortes s'écrasent sous leurs pieds lourdement chaussés. Ils marchent en silence, absorbés, étrangers à tout ce qui n'est pas l'unique pensée dont ils sont occupés; et leurs vêtements portent la trace des pérégrinations auxquelles ils se livrent... Ne plaignez point cependant ces hommes auprès de qui chemine parfois quelque femme intrépide, habillée de façon à demi masculine, car ils accomplissent volontairement ces courses sans merci, pour leur seul agrément et avec une parfaite allégresse, encore qu'ils ne travaillent point de la sorte au bonheur de leurs semblables: ce sont des chasseurs!... De vrais chasseurs, enthousiastes, convaincus, adroits, plus ou moins, mais poursuivant sans se lasser tout gibier, poil ou plume, aperçu sur leur passage, de manière à rentrer au logis, le soir venu, harassés, affamés, désireux de sommeil, mais ravis et insoucians de leur fatigue pour peu que leur carnier soit lourd de gibier. Au cas contraire, ils sentiraient une lassitude très prononcée. Mais s'ils reviennent triomphants, le récit de leurs exploits ne se fera pas attendre: et perdreaux, lapins, faisans, etc., y joueront à leur tour leur personnage, sans oublier les fameuses grives que les anciens goûtaient si fort, nous dit l'histoire anecdotique, et appréciaient particulièrement à cette époque de l'automne, alors qu'elles ont à leur aise picoré dans les grappes de raisin mûr au point d'en perdre leur raison d'oiseau...

Il est évident que ces chasseurs fanatiques n'ont guère les loisirs de s'apercevoir que l'été finit. Et pourtant les après-midi se font plus courts, voilés de bonne heure par une brume pénétrante qui semble traversée sans cesse par d'invisibles frissons. Les arbres jaunissent chaque jour davantage; la jolie verdure luisante sous le soleil clair n'est plus qu'un souvenir, et les feuilles ont des teintes chaudes, dorées et

pourpres, qui sont un régal pour les yeux des peintres et un poème de mélancolie pour ceux qui sentent vivement l'indicible tristesse de tout ce qui finit.

Ce qui n'empêche la vie de château d'être fort animée — et fort gaie — en ce moment; et dans telles demeures seigneuriales dont le propriétaire est fervent disciple de saint Hubert, on danse avec entrain presque chaque soir, l'habit rouge remplaçant le costume de chasse dans la tenue masculine.

Chez M^{me} de Trédern, plusieurs soirées sont annoncées qui seront vrai plaisir de dilettantes, car différents opéras-comiques doivent y être représentés, parmi lesquels *Lakmé* dont M^{me} de Trédern jouerait le personnage. Il est inutile de demander si le public qui l'écouterait sera choisi, si les délicieuses soies claires, les dentelles vaporeuses, les diamants s'y montreront bien avant que la saison d'hiver ne soit ouverte.

A propos de diamants, il paraît que le plus gros actuellement connu va être taillé à Anvers. Quant à la plus belle perle du monde, elle appartiendrait au shah qui la tiendrait d'un de ses ancêtres auquel elle aurait été vendue il y a plusieurs siècles par un voyageur français pour une somme de plus de trois millions. Une autre perle, incomparable par sa couleur, est dans l'écrin de la princesse Youssouppoff après avoir été, au xvii^e siècle, la propriété de Philippe IV d'Espagne. Enfin, pour sa part, l'impératrice d'Autriche possède une célèbre collection de perles noires d'une beauté unique. Mais les seules souveraines ne sont pas riches en bijoux; la colonie étrangère, à Paris, est très bien pourvue sous ce rapport: A une Espagnole, M^{me} de M., appartient une splendide parure d'émeraudes enserrées dans des brillants, et à M^{me} de Candamo un collier de perles estimé plus d'un million.

Encore quelques mois et toutes ces richesses vont faire leur rentrée dans le monde. Insensiblement Paris retrouve une physionomie plus animée. A grand renfort d'affiches, les magasins se prennent à annoncer leurs nouveautés d'automne, voire même d'hiver, — déjà! Les omnibus chargés de malles circulent de nouveau, très nombreux, sortant des gares cette fois, laissant voir aux vitres des portières de jeunes personnages brunis par le souffle de la mer, l'air vif de la montagne ou des bois, et qui contemplent, un peu dépaysés, la grande ville bruyante et sillonnée de voitures. Paris reçoit ses hôtes habituels en dépit de l'épidémie régnant depuis quelques mois et qui a jeté une ombre d'inquiétude sur la dernière période de l'été. Non point que les Parisiens s'en soient montrés autrement troublés. Ils ont constaté — par nécessité — l'existence du choléra, l'ont regrettée, puis acceptée, puis chan-

sonnée... en leur qualité de Français, — et ils n'en ont pas moins en grande pompe fêté l'anniversaire du 22 septembre, date chère aux cœurs républicains. Les cortèges solennels ont défilé; mais ils n'ont pas été embellis par la présence des quarante paires de bœufs qui devaient y figurer traînant les chars, car les agriculteurs auxquels on les avait demandés se sont dérobés à l'honneur qu'on voulait faire à leurs bœufs au moment même où les travaux des champs les leur rendaient nécessaires; et force a bien été de s'en passer. En revanche, dans les environs de Paris, la ferveur républicaine était complète, à preuve ce banquet pour le 22 septembre mis comme enjeu dans un singulier pari dont le public vient de s'amuser... Un maître boucher s'était engagé à pénétrer, ni plus ni moins, dans la cage de lions en passage à Vincennes en compagnie du dompteur. Naturellement, foule dans la baraque où devait s'effectuer cette visite téméraire. A l'heure dite, la cage, encore vide, s'ouvrit et laissa passage non pas aux lions, mais bien seulement au dompteur et au parieur, lequel, à la stupéfaction générale, sinon au désappointement général, déclara qu'il venait de remplir sa promesse. Ainsi qu'il s'y était engagé, il avait pénétré dans la cage où il ne s'était nullement engagé à se trouver en même temps que les lions. Uniquement la présence du dompteur y avait été stipulée. Le public a ri et applaudi; mais le perdant s'est insurgé et le banquet en question s'est trouvé fort compromis; quant au gagnant, il était devenu célèbre.

Comme spécimen d'homme ingénieux, il pourrait figurer à cette fête de Saint-Cloud qui s'est ouverte cette semaine sous les ombrages du parc. Le palais de Saint-Cloud, où habitèrent des rois de France, n'est plus qu'une ruine dont les derniers vestiges vont disparaître; mais la fête populaire bat son plein, avec l'habituel ensemble de distractions qu'elle offre à ses visiteurs: loteries, baraques de tous genres, parades de bateleurs, chevaux de bois brillamment caparaçonnés, installés sur des hippodromes mobiles à deux étages, de telle sorte que les cavaliers y sont superposés comme les dormeurs dans les couchettes des navires, en vertu de la loi du progrès qui se manifeste sous les formes les plus diverses. D'ailleurs, on les trouve partout maintenant, ces chevaux de bois perfectionnés que notre enfance n'a pas connus. Sur la route de la pointe du Raz, à l'extrémité du Finistère, au petit port d'Audierne, on pouvait les voir, il y a quelques semaines, tourner éperduement, de même qu'à la fête de Saint-Cloud, sous leurs housses de velours criblées de paillettes brillantes, au son de la *Czarine*, auprès du théâtre des *Menus-Plaisirs*, tandis que Bretons et Bretonnes dansaient la *dérobée* conduits par la musique grêle des binious...

Un à un les théâtres parisiens se sont rouverts: l'Opéra-Comique a repris les *Troyens* avec un succès nouveau pour la jeune créatrice du rôle de *Didon*; la Porte-Saint-Martin a inauguré sa saison par le drame de M. d'Ennery, *Martyre*, destiné à faire couler en abondance les larmes des per-

sonnes sensibles, car il y est comme de raison question d'innocents persécutés. Pour son compte, le Théâtre-Français est tout à la reprise du *Juif Polonais*, de M. Erckmann. Les artistes qui vont en incarner les personnages ne doivent guère avoir à se plaindre de ses exigences d'auteur durant les répétitions, s'il en use pour le *Juif Polonais* comme pour l'*Ami Fritz*, qu'il vit seulement vers la soixantième représentation. M. Erckmann est en effet, assure-t-on, d'humeur sédentaire. Avant tout, sa terre d'Alsace lui est chère; il en aime la vie paisible et en apprécie les repas plantureux, la bonne bière mousseuse, ainsi que le révèlent discrètement ses romans et œuvres dramatiques. C'est que nul milieu ne lui semble meilleur que celui qu'il a connu tout enfant. A Phalsbourg, son père avait un petit magasin, mi-épicerie, mi-cabinet de lecture, où s'empilaient des volumes que, tout enfant, il feuilletait avec passion. La destinée, bien disposée à son égard, envoya à Phalsbourg M. Chatrian; les circonstances également bienveillantes les rapprochèrent; et, de leur collaboration, naquirent ces romans nationaux, *L'Invasion*, *Le Conscrit de 1813*, *Madame Thérèse*, qui ont un goût de terroir d'une saveur particulière... Mais Chatrian seul essaya de la vie de Paris, sans parvenir pourtant à y prendre les allures, la mise parisiennes, ce dont il souffrit toujours un peu. Il arriva une fois à Villemessant de le traiter de « provincial » et peu de critiques lui parurent peut-être plus difficiles à accepter. Quant à M. Erckmann, il a toujours franchement avoué son antipathie pour l'existence fiévreuse des Parisiens, qui ne lui laissait jamais que le seul et ardent désir d'aller retrouver le calme de sa ville d'Alsace.

Après tout, il a bien son charme aussi ce calme de la vraie province; et elles ont leurs avantages, ces petites villes silencieuses où les passants sont si rares dans les rues, que l'herbe y pousse haute et drue entre les pavés disjoints; où, dans la paix du jardin public, les bonnes gens d'humeur paisible viennent lire les nouvelles du jour, et voir, par exemple, en ce moment, que notre escadre a été reçue à Gènes de façon à ne point mécontenter l'amour-propre national.

L'an dernier, à cette époque, toute l'attention était portée vers la Russie et l'amiral Gervais, comme cette année sur l'Italie et l'amiral Rieu-lier, accueilli avec distinction par le roi, d'humeur courtoise, et par la reine, toujours belle, figurant dans les quadrilles princiers et recevant aussi les adresses des sociétés démocratiques, le tout parce que Gènes célèbre ce mois-ci le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Le Nouveau-Monde semble destiné à venir le dernier pour rendre hommage à celui qui a tout d'abord révélé son existence. Mais, si le programme annoncé se réalise, Colomb n'aura point perdu pour attendre sa glorification à New-York. En effet, les réjouissances en son honneur y seront nombreuses; mais la grande attraction



Robe d'intérieur en crépon ophélia moucheté d'or,
broderie vert pâle et or, velours violet.
Modèle de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Robe d'intérieur en crépon ophélia moucheté or, ornée de broderie vert pâle et or, velours violet. — Genre princesse, très plate, à demi traîne, la robe est garnie sur le côté d'une bande de broderie sur fond vert pâle qui part de l'épaule, et continue en s'élargissant jusqu'au bas de la jupe

Cette broderie est encadrée par des rubans de velours violet se rejoignant à la taille; au bas, ils sont terminés par des bouclettes.

La manche est très bouffante du haut; elle est serrée au coude par un bracelet de velours violet suivi d'un bas de manche en broderie.

Le col droit en velours est fermé derrière par un petit chou en ruban vert pâle.

Le devant de la robe forme un plastron creusé en courbe à droite, laissant voir la bande brochée; les bords avec velours. La fermeture se fait à gauche sur l'épaule et sous le bras.

Toilette de promenade en lainage gris semé de pois, garnie de moire grise. — La jupe est montée en fronces autour du corsage auquel elle est fixée; le bas est orné d'un volant coquillé en faille découpée, alterné de nœuds de moire grise.

Le corsage, entièrement froncé, est pris dans un corselet-fichu fermé sous un nœud de moire; ce corselet, très ouvert sur les fronces réunies en pointe au bas du corsage, s'arrête sous le bras. Le dos, pris sous la jupe, est garni d'un chou de moire au bas.

Les manches larges, mais non bouffantes, se terminent par un volant en mousseline de soie festonnée serré dans un ruban de moire noué de côté.

Le col droit est entouré d'une petite ruche de mousseline.

Toque en velours de fantaisie mais ornée d'aigrettes noires et de cornes en moire gris pâle.



Toilette de promenade : Robe en lainage gris semé de pois,
garnie de moire grise.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Toilette de château en satin noir broché de longues fleurs mauves, garnie de dentelle noire. — Le broché, fait spécialement pour le costume, dessine de grands bouquets au milieu du tablier seulement; les autres fleurs semées sur l'étoffe sont plus petites et plus espacées. Ce costume, genre princesse, est drapé légèrement de côté et soulevé sur une première jupe en soie mauve garnie d'un haut volant de dentelle noire.*

Le corsage, plat dans le dos qui est sans couture, est garni d'une collerette de dentelle noire qui se continue en jabot sur le côté. Très collant à la taille, l'ampleur est ramenée en petits plis sous le jabot où se ferme le corsage.

Manches bouffantes, plates au bas et terminées par un volant de dentelle noire.

Col droit en broché.

Capote arrondie en broderie noire garnie de velours noir et d'antennes noires.

Costume de ville en tartan écossais rouge, bleu foncé et pâle, coupé de lignes vieil or et satin bleu marine. — La jupe est en écossais, doublée de taffetas rouge, plate



Costume de ville en tartan écossais rouge, bleu foncé et pâle, coupé de lignes vieil or et satin marine. De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



Toilette de château : Robe en satin noir broché de longues fleurs mauves, garnie de dentelle. De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

devant, avec deux petites fentes verticales qui biaisent l'étoffe de chaque côté de la taille. Ces fentes suppriment les petites pièces qui aident au montage de la jupe et forment une garniture parce qu'elles sont appliquées d'un biais en velours qui cache la couture, et d'une suite de boutons. Les lés de derrière sont très inclinés, et le bas de la jupe est ourlé de plumes noires.

Le corsage, à taille ronde, a le dos en écossais, ainsi que le petit côté de la poitrine. Le milieu du devant en satin bleu marine et le bas du corsage, en satin, forme comme un corselet sous lequel se perd le corsage. Le corselet s'agrafe sous le bras et le corsage de côté; la doublure au milieu.

Collier de plume.

La manche est un gigot en satin marine froncé, au coude, à un bas de manche plat en écossais, agrafé à la couture intérieure.

sera la cavalcade historique qui se déroulera à travers la ville. D'abord paraîtra le char de la Renommée proclamant la gloire de l'Amérique devant les quatre autres parties du monde placées aux angles du char, sur lequel seront groupés les types des peuplades indigènes aux temps préhistoriques, avec les animaux qui vivaient à cette aube du monde. Puis viendra le char des tribus indiennes : Mohicans, Aztèques, etc.; puis les adorateurs du soleil, précédant la caravelle *Santa-Maria*, portée par des matelots,

accompagnée par Ferdinand et Isabelle, au milieu des seigneurs de leur cour. Enfin, apparaîtra Colomb couronné par l'Histoire. Puis derrière lui, sur d'autres chars, seront Washington, entouré de ses généraux, la Science, la Musique, l'Industrie, etc.; et, pour clore enfin ce défilé triomphal, Edison terrassant l'électricité...

Que peuvent désirer de mieux les plus grands admirateurs du hardi Génois ?

CONSTANCE.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



Plus le temps passait et plus elle sentait que sa tendresse pour lui grandissait, et bien souvent, bien souvent elle pensait à lui et faisait des rêves d'avenir.

Elle se voyait au moulin des Jonques, remplissant son rôle de ménagère comme elle le remplissait à l'auberge. Il faudrait qu'André se trouvât mieux chez lui que partout ailleurs, non seulement parce qu'elle serait là, éclairant le logis du rayonnement de ses prunelles et de son sourire, mais encore parce qu'elle en aurait soin, l'enjoliverait, en ferait un nid tiède et parfumé de leur tendresse.

Elle chérirait la grand'maman, serait pour elle remplie de ces petites prévenances qui sont si chères aux vieillards, et elle verrait Faustine chaque jour, sa bien-aimée petite Faustine qui, certainement, comprendrait plus tard le rude sacrifice qu'elle lui avait fait en retardant pour elle de si longues années le bonheur qui était à la portée de sa main.

Un éclat de rire perlé, une voix claire interrompaient le plus souvent ces rêveries, dont Faustine se souciait fort peu.

Alors elle l'appelait à elle, prenait dans ses mains la jolie tête de sa sœur, et l'embrassant sur ses cheveux blonds :

— Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas ? lui demandait-elle.

— Oui, oui, toujours, répondait l'enfant en pensant à autre chose.

Elle grandissait et se développait physiquement, la gamine; moralement, elle restait la même, avec sa cervelle de linotte, et l'on disait dans le village qu'elle n'avait pas plus de cœur que de tête. Très intelligente, cependant, adroite comme tout, mais préférant de beaucoup se chiffonner une coiffure que de ravauder les chausses,

et boucler ses cheveux qu'épousseter les meubles.

André, qui la revit à quatorze ans et demie, ne la reconnut pas tant il la trouva grandie.

A cette époque-là, il ne lui restait plus à faire que deux années de service, et, somme toute, comme il ne se trouvait pas mal au régiment, qu'il savait Marceline toujours aimante et fidèle et que les affaires du moulin allaient comme il le désirait, il rejoignit de nouveau son bataillon sans un trop grand serrement de cœur, ce dont la jeune fille s'aperçut facilement.

— Ah ! ma bonne Césette ! dit-elle un jour à la servante qui la questionnait sur la cause de sa tristesse, ma bonne Césette, j'ai bien peur d'avoir mal fait en refusant André autrefois... J'ai comme une idée qu'il ne m'aime plus autant, et j'en souffre bien, va !

Césette pensait la même chose, mais elle se garda bien de l'avouer, et elle la réconforta encore. D'ailleurs, maintenant, l'épreuve touchait à sa fin; certainement c'était encore long, deux ans d'absence, mais enfin le temps passait vite tout de même, et, lorsque le meunier reviendrait, la grande joie du vrai retour ferait en une seconde oublier toutes les impatiences et les anxiétés passées.

En attendant, et pour se consoler, Marceline aimait, choyait et dorlotait de plus en plus sa sœur, cette grande enfant dont les quinze ans sonnaient si joyeusement dans toute l'auberge.

Du matin au soir on l'entendait chanter, et tandis que Line, grave et douce, peut-être même un peu mélancolique depuis quelque temps, travaillait avec le persistant souvenir de son fiancé au fond du cœur, Faustine, éblouissante de son printemps, promenait partout sa gaité folle et son insouciance native.

Quelquefois, cependant, lorsque sa sœur trop préoccupée ne la remarquait pas à son gré, elle s'approchait d'elle, s'asseyait sur un tabouret, à ses pieds, croisait ses mains blanches et fines,

des mains de demoiselle, sur ses genoux, et lui disait doucement :

— C'est encore à lui que tu penses, n'est-ce pas, Line?

Et Line, qui ne savait ni mentir ni feindre, répondait oui, tout bas, avec une rougeur qui envahissait soudain son charmant visage.

— Tu l'aimes donc bien, bien, lui demanda un jour Faustine, que tu penses à lui comme ça continuellement?

— Oh! oui.

— Il n'est pas très joli, cependant.

Elle la regarda d'un air étonné; pour elle, il n'y avait pas dans le village un homme qui valût son André.

— Ce n'est pas qu'il soit laid, reprit la petite avec une moue, mais enfin tu aurais pu mieux trouver.

Line secoua la tête.

— Et puis, répondit-elle, ça n'est point pour son visage que j'ai de l'amitié, mais pour lui; il est bon comme pas un. Tu vois comme il est prévenant et doux pour sa grand'mère, une fille ne ferait pas mieux... Il est travailleur, courageux; tu te souviens comme il a sauvé le petit aux Jinlot, quand leur ferme brûlait? Il a de l'esprit; dans tout Virmont, sauf le maître d'école, je n'en sais pas qui parle mieux.

— C'est vrai, dit Faustine, et encore il a un joli moulin qui rapporte de l'argent; tu pourras, lorsque tu en seras la meunière, porter le dimanche des tabliers de soie, car tu seras riche et l'on t'appellera la belle meunière des Jonques!

Elle poussa un soupir, et fixant ses prunelles ensoleillées sur les yeux de sa sœur :

— Dis, continua-t-elle, est-ce que tu m'aimeras toujours quand tu seras devenue riche?

— Comment peux-tu poser semblable question? s'écria Line; tu sais bien pourtant quel sacrifice je t'ai fait; est-ce que cela ne prouve pas une affection sérieuse?

— Tout de même, tu me préfères André, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, répondit la jeune fille, sans hésitation, peut-être que non...

— Oh! tu dis ça pour me faire plaisir.

— Je le dis parce que c'est la vérité. Lui, c'est mon promis, et toi tu es ma fille... Oui, ma fille. Tu étais encore si petite lorsque je t'ai tenue dans mes bras, et que j'ai fait, devant Dieu, le serment de te servir de mère. Et je peux bien le dire en toute sûreté de conscience, j'ai tenu ma promesse, non seulement parce qu'elle devait m'être sacrée, mais encore et surtout, mignonne, parce qu'elle m'était douce à tenir. Ne me demande donc plus si je te préfère André, car vois-tu, ma chérie, si jamais je le perdais, tu serais encore capable de me consoler; mais s'il fallait que ça soit toi que je perde, je crois que je mourrais!

Elle eut presque envie de pleurer à cette seule pensée, mais il n'en fut pas de même de Faustine qu'une émotion de tendresse ne pouvait subitement toucher.

Elle embrassa Marceline, lui dit d'être moins

triste, bien vite, et sans doute pour lui donner l'exemple, montra, dans un rire épanoui, ses dents blanches comme celles d'un jeune chien.

Céssette disait : d'un jeune loup...

XII

Ah! la belle journée qu'il faisait cette fois-là à Virmont. L'avril naissant teintait le ciel de si délicates nuances qu'un peintre, aussi habile qu'il fût, eût été impuissant à les reproduire. L'air semblait plus léger, scintillant, rempli des émanations douces des premières violettes, des églantines, de toutes les fleurs hâtives écloses de la veille; dans la profondeur du bois au jeune feuillage illuminé, des fauvettes chantaient leur hymne au printemps, cet enchanteur vêtu de soleil; plus loin, entre sa haie de frênes et de saule, la rivière courait, chatoyante, reflétant dans ses eaux claires le moulin encapuchonné de rayons.

Et jasait-elle, la roue, jasait-elle! Son tic-tac se faisait mieux entendre que jamais, il traversait l'air comme une note joyeuse et souhaitait à sa manière la bienvenue au meunier, j'allais dire au sergent, car il était sergent et revenu, depuis la veille au soir.

Enfin! c'était fini maintenant, de ses ennuis et de ses peines, et tout lui souriait à la fois, le présent radieux, et l'avenir entrevu à travers le prisme de ses espérances, car il allait épouser Marceline, le but de cette longue épreuve de sept années. Marceline! celle dont il avait si souvent entrevu le doux visage dans ses rêves et par qui il devait être heureux.

Certes, rien ne retarderait leur union, car Faustine ne serait plus un empêchement, elle était d'âge à se conduire seule et à diriger la maison.

Ils se marieraient aux cerises, cela avait été décidé ainsi depuis plusieurs mois, dans leurs lettres, et les cerises viennent tôt, dans le pays, égayer les arbres de leur pourpre.

Il n'avait point encore vu sa promise, il était arrivé trop tard au moulin, la veille, mais il allait dîner à l'auberge, tout à l'heure, avec la grand-maman, et déjà elle s'habillait.

Ah! comme son cœur battait! Il battait si fort que c'est à peine s'il entendait le bruit du moulin et la chanson de l'eau.

— Es-tu prêt, mon fi? demanda soudain la vieille meunière, en se montrant vêtue de ses habits de fête, avec sa robe de cachemire violet et son bonnet de dentelles.

Il endossa vivement sa veste, mit son chapeau, et, offrant son bras à la bonne femme, tous deux s'engagèrent dans le sentier vert, bordé d'une haie vive où des bourgeons apparaissaient; mais ils ne se parlèrent pas, ils étaient trop émus tous deux, elle, de sentir son cher garçon près d'elle, lui, de penser à Marceline qu'il n'avait pas vue depuis plus de deux ans.

Enfin, ils aperçurent l'auberge sous le dôme éblouissant des arbres au feuillage léger, doré

par places, et sur le seuil de la porte, une grande jeune fille qu'André ne reconnut pas.

— C'est Faustine... dit la grand'mère.

— Ah! fit-il, j'aurais préféré...

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase; la jeune fille, accourant au-devant d'eux, les atteignait déjà.

Elle sauta comme une gamine au cou de la meunière et tendit son front à André, qui l'embrassa.

— Et... et Marceline? demanda-t-il.

— Oh! répondit-elle en riant, elle n'est pas loin, elle mettait le couvert quand je suis sortie pour vous voir venir. Je vais la prévenir.

Elle se sauva comme elle était venue, en courant.

— C'est une enfant, dit la bonne femme.

— Mais, répondit-il, elle a bien seize ans, si je ne me trompe.

— Passés de quatre mois, même.

— Elle est jolie, continua-t-il, en suivant du regard sa taille souple et ses cheveux toujours aussi blonds et aussi rebelles que par le passé, sur lesquels le soleil posait un nimbe d'or.

La vieille meunière leva la tête et le regarda.

— Oui, répéta-t-elle, elle est jolie, mais elle n'est point bonne!

Quand ils rentrèrent dans la grande salle aux murs égayés de gravures enluminées, la table était déjà dressée, avec sa nappe écrue parfumée de lavande, ses assiettes à fleurs voyantes et la soupière d'où s'échappait une bonne odeur.

Marceline, debout devant le miroir, nouait à la hâte son fichu de soie, et, émue au delà de toute expression, elle se retourna soudain, quasi aussi pâle qu'une morte, tandis qu'André prenait ses mains dans les siennes.

— Oh! ma chère Line! murmura-t-il, ma chère Line!

— Embrasse-la donc! dit la grand'mère.

Et elle la poussa dans ses bras.

Puis ce fut le tour de Césotte et celui du père Cressent qui tous deux l'embrassèrent aussi; ça n'en finissait pas et Faustine commençait à trouver bien longues ces effusions. A quoi servaient d'ailleurs, je vous le demande, les remarques qu'ils se faisaient mutuellement?

— Comme tu as bruni, mon garçon! disait Césotte.

— De vrai, ajoutait l'aubergiste, le régiment t'a donné un air crâne qui te va.

— Oh! reprenait la maman, chacun le regarde quand il passe!

Lui s'extasiait sur Marceline et écoutait à peine. Ainsi, il la retrouvait toujours semblable, et c'était bien le meilleur compliment à lui adresser. Toujours sérieuse et douce, avec cependant une lueur de plus dans les yeux.

— C'est la joie de ton retour, mon fi, lui dit la meunière.

— A table, voyons! cria Faustine en s'installant la première.

Moins de deux minutes après, le bruit seul des couverts retentissait.

Le repas fut copieux et long, comme ils le sont tous dans les campagnes, et les mets succédèrent aux mets sans que l'aubergiste, doué d'un féroce appétit, s'interrompît de manger.

Comme Césotte se trouvait un peu fatiguée ce jour-là, Marceline remplit son office presque tout le temps, et ce fut elle qui, sa jupe troussée sous son petit tablier à bavette, se dérangea maintes fois, sans que Faustine eût seulement la pensée de l'aider. Elle trouvait bien trop belle l'occasion de parader, là, en face du meunier, qu'elle éblouissait malgré lui par le soleil de ses yeux et le rire ouvert sur ses dents lactées. Vêtue de sa jupe des dimanches et de son corselet dans l'échancrure duquel se mourait une marguerite, elle se souciait bien vraiment de voir sa sœur aller et venir, alors qu'elle aurait tant désiré cependant rester assise auprès d'André et sentir peser son regard sur elle.

Mais à quoi pensait-il donc aussi, le meunier? Que signifiait cette tenacité à s'occuper tant des faits et gestes de sa future petite belle-sœur?

Est-ce que la voix douce de Marceline ne valait pas la voix de Faustine? Est-ce que son sourire tranquille ne possédait pas autant de charme, si ce n'est plus, que le sourire mutin de l'autre? Avait-il donc la tête subitement virée qu'il ne songeait pas à retenir près de lui sa promise, pour que sa sœur se dérangeât à sa place et remplit à son tour, comme cela devait être, ses fonctions de ménagère?

Et elle le remarquait bien, allez, l'ensorceleuse, elle comprenait bien que son printemps radieux attirait subitement ce naïf comme la flamme attire un papillon, par le seul attrait de son rayonnement.

Aussi fallait-il l'entendre bavarder, vive et souriante, tandis que Marceline, très affairée, apportait les plats et servait l'un et l'autre.

Ce qui se passait alors dans cette tête d'oiseau légère et frivole, inconsciente peut-être, aurait navré Line, la pauvre Line, dont le regard s'arrêtait encore si doucement sur elle.

Ne pensait-elle pas au moulin et ne se disait-elle pas qu'elle ferait une jolie meunière aussi bien que sa sœur?...

Que faudrait-il pour ça? qu'André pût l'aimer, voilà tout!

Eh oui, voilà tout... Serait-ce donc bien difficile? Elle ne se souciait pas autrement, vous pouvez le croire, de la promesse échangée entre les deux fiancés, ni du chagrin de Marceline si jamais pareille chose arrivait. A quoi bon? D'ailleurs elle se souvenait bien des paroles de la jeune fille lorsque le meunier était venu la demander en mariage, il y avait des années... Toute gamine qu'elle était alors, ces paroles l'avaient frappée: « Si vous changiez envers moi, André, ne vous croyez point tenu de m'épouser... Je souffrirai bien, sans doute, mais pas autant cependant que si je devenais de force votre femme. »

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)



Chapeaux d'automne en feutre et en velours.

TROIS CHAPEAUX D'AUTOMNE
EN FEUTRE ET EN VELOURS

Chapeau en feutre pour jeune femme. — Un genre cloche évasée. Un joli feutre marron doré à petite calotte pointue sur laquelle s'appuie la garniture placée devant et qui se compose de trois plumes noires séparées par des coques posées en aigrettes.

Capote de jeune fille en feutre gris à calotte pâtissier. — Bordée, à cheval, d'un velours noir. La calotte prise dans un bracelet de velours et, un peu de côté, un nœud fait de quatre coques en ruban de satin bleu, d'où s'élancent des fantaisies en jais.

Chapeau pour dame en velours grenat. — Il est à calotte un peu haute, tendu de velours avec un galon lamé enserrant la calotte. Devant s'élève un panache de plumes et de très fines fantaisies en jais. Les brides partent sous le bavolet, et au pied d'une tête de plume roulée; elles sont en velours, et se nouent sous le menton.

A ce numéro sont jointes
la Gravure coloriée n° 4904

Et une Grande feuille
de Patrons et de Broderies :

PATRONS : Veste à basque pour garçon de 3 ans. — Culotte et veston droit pour garçon de 7 ans.

BRODERIES : Bande à soutacher, pour jupe ou pardessus. — Tapis ovale. — Chiffre fleuri pour drap. — Plusieurs bandes brodées pour lingerie.

Les Patrons suivants seront donnés en octobre :

Le 1^{er} Octobre : Jaquette à double collet. — Robe d'enfant. — Corsage à dos princesse. — Mante. — Veste à longs pans. — Corsage avec veste bolero. — Pelisse d'enfant. — Le 8 Octobre : Patron découpé : Mante à pèlerine. — Le 15 Octobre : 10^e Album de travaux. — Le 22 Octobre : Feuille de patrons et broderies : Patrons : Pardessus russe pour garçon de 5 ans. — Mante pour enfant de 4 ans. — Le 29 Octobre : Gravure lingerie de fantaisie.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Nous traversons en ce moment une saison où toute personne soucieuse de sa santé et de la santé des siens doit faire observer les principes de l'hygiène.

Toutes nos lectrices ont provision du Phénol Bobœuf; ce précieux antiseptique, recommandé par les sommités médicales, est le seul honoré par l'Académie des sciences de la récompense Montyon.

C'est pourquoi nous leur recommandons particulièrement les produits dérivant du Phénol Bobœuf. Le Savon Bobœuf qui, pénétrant les pores de la peau, arrête et tue tout germe morbide; le Dentifrice Bobœuf atteint le même but pour les muqueuses de la bouche, et l'Eau Bobœuf stérilise l'eau de la toilette.

L'emploi journalier de ces excellents produits écarte tout danger.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.

CONCOURS D'OUVRAGE A L'AIGUILLE

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

Du Journal des Demoiselles et du Petit Courrier des Dames

Le succès de notre dernier Concours ayant dépassé nos espérances, et la plupart de nos abonnées étant désireuses de voir renouveler cette épreuve, la Direction se trouve encouragée à proposer à ses lectrices un autre genre de Concours.

A celui-là, par exemple, un plus grand nombre encore de ses abonnées pourront prendre part, car il concerne un art essentiellement féminin : Le travail à l'aiguille !

La Direction a choisi ce Concours parmi tant d'autres, pensant qu'il serait particulièrement bien accueilli. Elle laisse à l'initiative de chaque concurrente le choix de l'objet à envoyer. Elle les prévient, cependant, que l'ouvrage doit être à la fois élégant, pratique, et destiné à une chambre à coucher : têtère, poche, pelote, etc.

Il est bon d'ajouter qu'il ne sera pas tenu compte du plus ou moins de beauté des matériaux employés, mais de l'exécution, de l'ingéniosité, de l'idée et de la nouveauté de l'objet.

CONDITIONS DU CONCOURS

- 1° Envoyer un ouvrage à l'aiguille offrant une nouveauté quelconque ;
- 2° Le crochet, le tricot, la tapisserie sont exclus du Concours ;
- 3° L'ouvrage sera accompagné de la bande du Journal, sans laquelle aucune concurrente ne sera admise ;
- 4° Les abonnées qui désireraient que leur ouvrage leur soit retourné devront joindre à leur envoi le prix du port qu'elles auront payé pour l'envoyer, et un timbre-poste de 15 centimes pour la lettre d'avis. Dans le cas contraire, ces ouvrages seront donnés à une vente de charité avec désignation de la provenance, et le nom de la donatrice ;
- 5° Le résultat du Concours et le nom des lauréates seront publiés dans le numéro du 24 novembre.
- 6° Le Concours ouvert le 24 septembre sera clos le 23 octobre.

PRIX DU CONCOURS

Des travaux artistiques et d'étoffes anciennes comprenant :

Niche-étagère pour statuette et miniature.
Boîte de vitrier pour photographies.
Écran pour pendre au coin de la cheminée.
Sac double pour suspendre à un paravent.
Sachet en forme de livre pour mouchoirs de poche.
Sachet à gants avec poches intérieures.
Petit tapis de table.
Têtère en soie ancienne.
Étui en étoffe ancienne avec la brosse couverte d'étoffe.
Table-tréteau pour objet d'art.



N° 4904

Imp. Falsan et Paris

Journal des Demoiselles

Modas de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Costumes de Jeunes Filles de M^{me} TURLE, 2, Rue de Clichy
 Costumes de Garçons de la Maison LACROIX, B^d Haussmann, 62. Corsels
 de M^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français. Chaussures de la
 M^{on} KAHN, 55, Rue Montorgueil.